

LE TOUR DE FRANCE D'UN ENFANT DE LA CLASSE 34-AIR

Les bruits de guerre s'amplifiaient. En cet été 1939, le gouvernement décida le rappel de certains réservistes. Mon livret militaire portant un gros n° 5, je quittai l'Isère et rejoignis la caserne Grossetti à Montpellier, muni d'une ceinture de flanelle et de deux paires de chaussettes comme prescrit par ledit livret.

L'accueil à la caserne Grossetti était désinvolte. Les rappelés jouissaient d'une grande liberté. Chacun pensait regagner ses foyers dans les dix jours comme ce fut le cas en 1938.

Pourtant la remise d'un masque à gaz, avec sa réserve de chlorure de chaux, dont on nous expliqua longuement l'usage et celle de la gourmète d'identification à fixer de suite à son poignet, nous inquiétèrent. Le lendemain, un gradé ordonna de couper en deux la petite couverture dont chaque lit était muni, chacun des hommes devant inclure une des moitiés dans son paquetage. La tenue de campagne comportait des vêtements usés et malpropres datant d'avant 1914. M'échut un pantalon bleu foncé à liseré jaune, trop grand et troué ainsi qu'une veste trop courte. Le magasinier n'avait pas autre chose à offrir. La tenue du guerrier fut complétée par une carabine de gendarmerie modèle 1884; d'autres veinards, héritèrent du mousqueton de cavalerie de la même époque. Je possédais une arme longue et lourde, qui, prolongée par une baïonnette impressionnante m'aurait permis d'arrêter une charge de cavalerie à quatre mètres. Cependant ma capacité opérationnelle était amoindrie par l'absence de mobilité de la hausse collée au fût du canon par des décennies de rouille. Dix énormes balles de plomb, dont neuf seulement pouvaient entrer dans la cartouchière, complétaient l'armement.

Après quelques jours, embarquement un soir à la gare des marchandises. Nous passons la nuit sur un camion hissé sur une plate-forme de la SNCF, allongés et gelés, sur notre barda. Le train s'ébranle au petit matin. Dans la vallée du Rhône, remontée à vitesse réduite, nous apprenons la déclaration de guerre à l'Allemagne. Première victime : le météo M. de Paris, choqué par cette désastreuse nouvelle, ne quitte plus le WC du wagon...

Première étape, le lycée de filles d'Annecy. Moral en hausse : on redoutait les frontières de l'est.

J'apprends que je fais partie d'un groupe météo au service de l'unité aérienne d'observation attachée aux troupes de la région de Montpellier. Nous (trois caporaux, un première classe, deux deuxième classe) sommes sous les ordres d'un sous-lieutenant météo, de Marseille, ignorant tout de la météo. Le météo "M" a disparu, probablement rappelé à Paris.

La troupe (tout ce qui gravite autour de l'EM du corps d'armée et ça fait du monde) a reçu des consignes précises sur les manœuvres à exécuter en cas d'attaque aérienne aux gaz, éventualité particulièrement redoutée du colonel qui a rasé sa barbe afin d'assurer l'efficacité de son masque à gaz.

Au milieu de notre deuxième nuit de guerre, la sirène retentit.

L'ennemi attaquerait déjà? Enfilant pantalon et godasses à la borgne (défense d'éclairer même avec un briquet) tâtant en aveugles pour trouver le masque à gaz, nous déhalons, dans une nuit d'encre, vers l'abri assigné : la chaufferie du lycée. Un adjudant ordonne un exercice de respiration avec le masque. J'entends pleurer près de moi; c'est un gros garçon boulanger de l'Ardèche qui me dit en hoquetant : "je suis sacrifié, moi, là-dedans, je peux pas respirer dans ce truc, je l'enlève". Quelques jours plus tard, affecté à la cuisine il a oublié ses terreurs et ajouté quelques kilos à son poids déjà respectable.

Très vite, nous fûmes transférés à Challes les Eaux où nous restâmes trois semaines. Un bonheur pour moi; deux ou trois fois par semaine ma femme venait me rejoindre. Je couchais alors à l'hôtel, abandonnant le garage où, avec six ou sept camarades des bureaux, nous dormions sur le foin étalé sur le béton du box. Mais souvent, au milieu de la nuit, j'entendais les godasses de mon collègue "B" résonner dans le couloir de l'hôtel. Il frappait à notre porte et soufflait : "Viens vite, le colonel veut une prévision". Il avait des insomnies ce colonel et ne pensait qu'aux gaz qu'Hitler lui destinait personnellement.

Il faut dire qu'après mon passage à St-Cyr, affecté à la station de Bron, j'établissais les cartes du temps sur lesquelles Georges Barbé, ingénieur, chef de la station de Bron fondait ses prévisions. Lyon, si je ne m'abuse, était à l'époque, la seule station régionale à élaborer des prévis, en dehors de l'ONM. Au bout de quelque temps, grâce à ses indications et aux bouquins qu'il m'avait prêtés, j'étais à même de me débrouiller dans ce domaine. Alors dans le grand hall de l'établissement thermal de Challes, j'analysais les cartes simplifiées qui nous étaient diffusées par l'ONM, sous les yeux du sous-lieutenant et des camarades plus ou moins gradés et le soldat de deuxième classe que j'étais émettait son oracle, le faisant répéter à l'officier qui "piquait des phares" et s'en allait le redire au colonel. Oui, il eût été indigne, qu'un 2e classe donnât directement une indication au colonel! Et je retournais à l'hôtel.

Cette belle vie ne dura pas. Embarquement pour le Nord; court séjour à Arras. Un ordre du Point Z m'enjoignit, ainsi qu'au caporal "F" de rejoindre en Haute-Saône le MD III attaché à l'échelon d'observation aérienne de 2ème DLM.

Mais le général commandant la division sait que F est un jeune agrégé d'anglais et veut pouvoir disposer de lui lors de ses entretiens avec les officiers anglais, nos voisins de terrain. La confiance du général dans les capacités de l'interprète officiel paraît limitée. F, dissimulé, écoute la conversation qu'il commente ensuite, seul avec le général. C'est donc avec un autre météo que je pars vers l'Est.

Dans le petit village de la Haute-Saône qui nous reçoit, notre subsistance est assurée par l'unité à laquelle nous sommes rattachés. Nous partageons la pitance d'une trentaine de troupes servant de chauffeurs, d'ordonnances, de cuisiniers aux officiers de l'EM aérien. Les huiles logent dans la charmante petite ville d'eaux voisine, la troupe dans un humble village sis près d'un adorable ruisseau dénommé La Lanterne. Nouveaux arrivants, nous avons un mal fou à trouver un abri couvert.

La roulante chargée de notre subsistance ne prévoit que deux menus alternés : haricots un jour, lentilles le lendemain, parfois un bout de fromage. Si on réclame un

dessert les cuistots vous disent : "au bout d'un lance-pierre". Quelques jours plus tard, ils sont destitués; ils vendaient une partie des attributions de l'Intendance; mais surtout, ce qui motiva l'intervention des autorités, les bouteilles d'apéritifs et de digestifs du mess des officiers.

Le groupe MD III ne sera constitué que dans les Ardennes où nous attend le sergent "B". Notre inactivité permet des promenades dans une campagne belle à faire rêver avec ses prés et ses bois que l'automne illumine de couleurs.

Ordre d'en haut : destination les Ardennes. Le départ est retardé par le chargement sur un camion de l'énorme bar de messieurs les officiers et des nombreuses bouteilles qui l'accompagnent; mais aussi des poêles à bois utilisés au chauffage de leurs chambres individuelles. Le temps perdu à transporter ce luxe inutile me laisse rêveur sur la mobilité de l'armée française, d'autant que la présence de véhicules Renault lents comme des limaces freine tout le convoi.

Pour rejoindre les lieux où nous devons attendre l'ennemi, le groupe fit escale dans une petite bourgade de la haute Champagne. La troupe croqua son singe ou ses sardines près des camions garés dans la cour du restaurant dans lequel les officiers dégustaient un repas de haute qualité, à voir le menu affiché. Après les libations et bien avant la fin du repas, ils entonnèrent des chants à faire rougir un grenadier de l'empire, dont un où il est question de Malborough qui "va-t-en-guerre" et en revient dans une position qu'aurait aimé le 3ème sexe. La jeune et jolie fille des hôteliers, qui servait, écouta ces horreurs sans sourciller. Nous nous posions des questions à voir opposées tant de grâce et d'innocence à tant de grossièreté triviale. Elle aurait pu quitter la salle; mais comprit-elle sur le champ ces révélations nouvelles pour elle?

La petite ville qui nous accueille dans les Ardennes, située devant la ligne Maginot, regorge de militaires. L'EM aérien occupe la maison d'un marchand de vins parti au sud. Il n'a pas eu le temps de vider sa cave personnelle, les officiers s'en chargent. Le hall d'entrée sert de secrétariat. Sur la table traînent des notes portant la mention "SECRET" ou "ULTRA SECRET" qui ne paraissent pas intéresser grand monde. J'y apprends que le nombre de divisions blindées et semi-blindées allemandes a doublé entre l'automne 39 et le printemps 40. Le temps travaille pour nous disait l'autre. Le tandem Daladier-Gamelin n'avait sans doute pas lu cette note.

Les officiers, sous-officiers et soldats avec qui nous cohabitons viennent de la base de Nancy (alsaciens, lorrains et quelques vosgiens). Ils racontent comment, les premiers jours de la guerre, une note du Haut-Commandement fut lue à la troupe demandant à ceux qui étaient spécialistes en construction aéronautique ou en fabrication de moteurs, de se manifester aux fins d'affectation spéciale. Trois se firent connaître dont un travaillait chez Gnome Rhône. Aucun ne rejoignit un lieu de fabrication de matériel de guerre. Ils restèrent affectés au transport du bar ou à conduire quelque camion poussif mais trois anonymes sans rapport avec ces usines indispensables à l'effort de guerre quittèrent la base. Mes amis alsaciens me dirent que le baratin du "traître de Stuttgart" se trouvait parfois justifié.

Nouvel ordre : repli derrière les Ardennes. La routine continue. En mars, nous affichons un avis de tempête violente, souligné par nos soins de trois traits rouges, qui

n'a pas ému nos officiers aviateurs. Leurs zincs abandonnés sur le terrain ont été retournés, démolis par la tempête et doivent être remplacés. Le grand EM ordonne une enquête, sans suite bien sûr. Tous ces officiers qu'ils soient issus de la guerre de 14 ou appartiennent aux nouvelles classes sont d'une ignorance crasse en matière de météo, aussi la considèrent-ils avec un certain mépris. Pour ceux de l'artillerie c'était le même niveau à part ceux des dernières promotions.

Un soir téléphonant à la batterie anti-aérienne baptisée, "Marguerite" le lieutenant qui la commandait, se trouvant seul, refusa de noter les corrections pour le tir aérien de nuit que je devais lui communiquer. L'ayant prévenu que j'en prenais bonne note, il eut la trouille et commença à noter. Au bout d'un moment il me dit "il y en a encore pour longtemps comme ça" et quand j'eus terminé, il conclut "qu'est-ce que vous voulez que je foute de ça". C'est regrettable que vous ne sachiez l'utiliser lui répondis-je. Pas étonnant alors que les "lance patates" aient balancé leurs projectiles à quelques kms des avions ennemis qui nous survolaient.

A la base, tout équipage volant qui effectuait un trajet aérien dans un triangle déterminé au-dessus de la Champagne recevait une prime de 8000 frs. Les gradés pouvaient ainsi une ou deux fois par mois, accomplir cette prouesse sans danger, sur des Potez 25 inutilisables contre l'aviation ou la DCA allemandes et arrondir leurs fins de mois. Mieux, un vieux capitaine de la guerre de 14, dispensé des vols de reconnaissance contre l'ennemi ne manquait pas son tour. Exercices inutiles, argent gaspillé au lieu d'acheter des avions modernes aux USA.

Mon ami "P", dont je possède la thèse dédicacée (un espoir de la physique française m'a dit le lieutenant du 2^e bureau) n'a pas été maintenu dans la météo de réserve après son service militaire à St-Cyr. Rappelé pour la guerre on l'a doté d'un fusil et, la nuit, il monte la garde devant des Moranes 405, professeur Nimbus tout à fait inopérant. Par contre G dont il serait peu charitable d'insister sur le niveau intellectuel a été affecté à St-Cyr, il peut ainsi continuer à vendre des meubles dans la ville voisine. Un sergent, le véritable chef de l'EM en fait, dirigeant d'une grosse affaire commerciale dans le civil, (les officiers se désintéressant totalement de leur rôle administratif) affecta P au bureau. Notre physicien apprit par une note, qu'on recrutait les candidats au poste d'officier des transmissions. Un concours ouvert lui permit de rejoindre Rochefort pour quelques mois de formation. Il me conseilla de l'imiter. Je passai donc un concours à Reims dont nous devons avoir les résultats en juillet 40. Hélas à cette date la pièce était jouée. Mais avant l'examen je rendis visite au sous-lieutenant météo dont nous dépendions. Il résidait dans un château splendide. Il me déclara que la météo avait besoin de spécialistes comme moi et qu'il ne me donnait pas l'autorisation de passer ce concours. "Je m'en passerai" lui dis-je. Cet officier météo m'avait avoué qu'il ne connaissait rien à la météo; il était journaliste financier et évoluait le plus souvent aux USA. Avec ce que j'avais appris sur l'utilisation des compétences, je pensais "si nous gagnons cette guerre c'est que ceux d'en face sont bien c..."

Le chef de l'unité aérienne qui avait le grade de commandant se rendait fréquemment à Paris, il tenait à une 5^e ficelle et ces visites n'étaient pas désintéressées. Il y voyait une certaine baronne, qui paraît-il était la marraine

du régiment. Pour manifester son intérêt, à moins que ce ne fut pour s'en débarrasser elle lui donna un gros chien St-Bernard qui nous encombra jusqu'à la fin. Un soldat fut affecté à son service. Il couchait près de lui, le promenait, lui brossait les dents, lui lavait les yeux avec un liquide spécial. Cette bête bavait atrocement et nous encombra dans nos déplacements.

A partir du 10 mai la guerre de mouvements commença. Repli léger au sud, puis marche vers l'ouest. Arrêt au nord de la Seine, puis au sud près de Caen. Il n'y avait plus de météo. Un officier réunit sur la place du petit bourg la troupe des sans grade et déclara que pour éviter toute infiltration de parachutistes, nous monterions la garde, par groupes de deux sur la route Est, à un km du village. Consigne : exiger les papiers de chaque passager ou automobiliste. Mission agréable : les femmes et les filles du pays passèrent souvent se faire contrôler histoire de s'attirer un brin de cour.

Mais un soir où j'étais de garde de nuit, un officier arriva avec un camion. Une mitrailleuse fut déchargée et installée au milieu de la route. Il expliqua qu'aucune troupe ne se trouvant entre les tudesques et nous, nous étions le premier échelon d'arrêt. Si l'ennemi se pointait : tirer pendant que l'un de nous trois (deux météo et le sergent météo qu'il avait amené) courrait prévenir l'EM. Pour ce faire, pas d'autre chemin que cette route droite surmontée d'un talus de trois mètres au sud et bordée des deux côtés de barbelés infranchissables. C'est dire qu'un tir d'enfilade aurait laissé peu de chances à ce nouveau coureur de Marathon. Le sergent armurier, appelé, après avoir installé cet engin de guerre, nouveau pour nous, nous invita à placer les cartouches sur les bandes métalliques rigides d'alimentation; mais il ne sut nous dire si le renflement du culot se posait avant ou après l'ergot de la bande. Nous besognâmes dans le noir sans savoir si l'engin, qu'il était interdit d'essayer, fonctionnerait. Ayant fait observer à l'officier venu inspecter la force de couverture que si des chars arrivaient notre outil serait inefficace il nous rassura disant que normalement apparaissaient d'abord des motocyclistes qu'il convenait d'éliminer en n'oubliant pas de courir prévenir l'EM qui dormait. L'ennemi ne vint pas, heureusement pour nous.

Le lendemain départ pour un sud qui nous amènera en trois étapes aux environs de Pau. Depuis notre départ des Ardennes, nous ne savions où étaient nos officiers. On en voyait un, une fois par jour. Les pouvoirs étaient délégués au sergent météo B qui, démocratiquement fixait avec ses deux collègues l'itinéraire devant nous conduire à l'étape fixée par ces messieurs.

Nos véhicules, formés en convoi, traversaient des villages à l'état d'affolement. A l'entrée de l'un d'eux une équipe de boys scouts, sous les directives du garde-champêtre obstruait la route avec des troncs d'arbres pour arrêter les chars de l'ennemi. Des camions qui nous transportaient sortaient des braillements d'ivresse qui devaient contribuer à démoraliser les populations des villages traversés. La mirabelle en bombonnes prélevée dans les fermes des Ardennes désertées coulait des quarts dans les gosiers et libérait les instincts. Aux arrêts, le chef de bande, un repris de justice de Mirecourt (40 condamnations, 3 éventrations au couteau) libérait pour un heure les oies, poules et lapins raflés dans les mêmes fermes, en sacrifiait quelques unités que le cuistot mitonnait. Les parisiens qui fuyaient vers le

sud découvraient avec ahurissement cet étrange spectacle qui rappelait plus une troupe de bohémiens qu'une armée.

La nuit nous dormions au bord des routes, à l'abri derrière nos véhicules car les fuyards parisiens, affolés par l'avance allemande fondaient vers l'Espagne à grande vitesse. Des voitures accidentées émaillaient les vignes et les champs voisins. Ces autos qui nous doubleraient le jour, souvent conduites par un chauffeur sentaient le luxe. A l'intérieur une abondance de valises, de belles fourrures. On y voyait de jolies femmes, des bourgeois nantis et aussi des officiers fuyant bride abattue.

A St-André de Cubzac nous attendîmes une journée sous le soleil car à Bordeaux se décidait le sort du pays : continuer la lutte en Afrique du nord ou signer l'armistice. En fin de journée ordre nous fut donné de rejoindre une petite bourgade à quelques 20 kms de Pau. Pendant notre arrêt à St-André de Cubzac, un général d'infanterie, ayant repéré un de nos camions chargé de fûts d'essence, nous demanda un peu du précieux liquide pour continuer sa route. Il essaya un refus malgré sa promesse de nous délivrer des attestations. Consigne, consigne. Ce haut gradé nous expliqua qu'il s'apprêtait à déjeuner avec sa suite dans un château en retrait de la route quelque part au confins de la Bretagne, quand un bruit de pas les alerta. C'était une troupe de soldats allemands qui marchait vers le sud au pas cadencé. Ce détail, plus que le ridicule de sa situation l'avait impressionné. Le repas, achevé avant de commencer, ils avaient fui par de petites routes et il se trouvait comme nous bloqué au pont.

Après l'armistice, nous apprîmes que tous nos gradés s'étaient vu proposés pour un avancement ou une citation. C'était l'heure des récompenses. Le capitaine vicomte de S qui tenait à faire quelque chose pour moi, me dit, vraiment navré "Vous dépendez du Point Z au grand QG, je ne peux même pas vous faire nommer soldat de première classe". Je le consolai. Mon moral restait élevé.

Nous fûmes démobilisé au compte-gouttes et, presque un an après l'avoir descendue, je remontai la vallée du Rhône après un tour de France un peu mouvementé.

Jean AVENIER

